

Maria Domenica Padula

L'Es et le réel

Dès la première lecture du Séminaire XXIII, *Le Sinthome*¹ (1975-1976), on ressent la tendance implicite de Lacan à aller au-delà non seulement du champ freudien mais paradoxalement aussi du champ lacanien lui-même.

Il semblerait que Lacan s'éloigne des ouvrages de Freud, plus particulièrement de *L'Interprétation des rêves* (1899), de *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) ou du *Trait d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905), ouvrages fondamentaux de la théorie du symbolisme, au profit d'une position wittgensteinienne² : « Sur ce dont on ne peut pas parler, on doit se taire », qui annulerait la « possibilité de dire » même « ce que l'on ne peut pas dire », dans le dépassement subjectivant du pronom impersonnel « on » et dans la construction de l'histoire pulsionnelle du sujet.

Une lecture peu avisée de ce séminaire, *Le Sinthome*, risquerait de repousser les marges de la pensée vers une mystique de l'ineffable, fascinante sans doute mais située au-delà des formes symboliques. « Le réel étant dépourvu de sens, je ne suis pas sûr que le sens de ce réel ne pourrait pas s'éclairer d'être tenu pour rien de moins qu'un sinthome³. » « Je parle du réel comme impossible dans la mesure où je crois justement que le réel – enfin, *je crois*, si c'est mon symptôme, dites-le-moi – le réel est, il faut bien le dire, sans loi. Le vrai réel implique l'absence de loi. Le réel n'a pas d'ordre⁴. »

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

2. L. Wittgenstein, « Propositione n° 7 », dans *Tractatus logicus-philosophicus*, Edizione Einaudi, 1964.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 135.

4. *Ibid.*, p. 137-138.

Certes, Lacan associe sa propre invention, le réel, à l'invention freudienne, l'inconscient, ou mieux à l'*Es* : « C'est dans la mesure où Freud a vraiment fait une découverte – à supposer que cette découverte soit vraie – que l'on peut dire que le réel est ma réponse symptomatique. Réduire cette réponse à être symptomatique, c'est aussi réduire toute invention au *sinthome* ⁵. »

Dans les pages de ce séminaire, Lacan permet l'alternance qui fait passer du *sinthome*, un noyau inanalysable, au facteur d'invention qui se pose au niveau du message qui arrive à l'Autre et demande une réponse. C'est proprement en cela que Lacan permet le réveil – le *Finnegans Wake* –, l'interruption de la circularité : le symptôme de Freud est ce que Freud a dit à travers la théorisation de l'*Es* ; le symptôme de Lacan est ce qu'il a dit à propos du réel ; le *sinthome* de Joyce est-il ce que Joyce n'a pas dit ?

C'est là où Joyce n'a pas dit qu'il exprime une vérité clinique sur l'insondable, c'est-à-dire quelque chose qui n'a pas été tissé dans les mailles de l'artifice littéraire, pour autant que cet artifice puisse sembler démaillé, je dirais qu'il est même trop démaillé pour ne pas être un artifice.

S'il en était ainsi, il faudrait distinguer le cas clinique du cas littéraire, comme Freud nous l'indique dans « Das Unheimliche » (1919) : « Dans le monde de la fiction littéraire, on s'attend à trouver quelque chose qui va au-delà du symptôme, il n'y a pas de passage simultané de l'imaginaire à la constitution du symptôme. Dans la fiction littéraire, il n'y a pas de symptôme : le symptôme est ailleurs ⁶. »

Un changement de vision qui nous permettrait de ne plus considérer l'œuvre de Joyce sous son aspect idéalisé d'œuvre d'art et Joyce lui-même comme « celui qui a su y faire avec son symptôme », mais tout le contraire.

C'est comme si Lacan nous conduisait à penser que Joyce, à travers son œuvre, a produit une sublimation dans le sens de quatrième rond s'insérant à la place du Nom-du-Père et permettant de nouer les ficelles trilobées tout en évitant le *déclenchement*. « [...] ce que j'ai appelé cette année le *sinthome*, est ce qui permet de réparer

5. *Ibid.*, p. 132.

6. *Il Romanzo familiare come sinthomo centenario del familienroman*, seminario permanente di teoria della clinica (en cours de publication).

la chaîne borroméenne si nous n'en faisons plus une chaîne [...]. C'est le quelque chose qui permet au symbolique, à l'imaginaire et au réel de continuer de tenir ensemble [...] ⁷ ».

Lacan produit ensuite un nouveau renversement dans la partie conclusive du séminaire. En effet, dans les pages du *Sinthome*, revient l'omniprésente question de savoir pourquoi Lacan affirme vouloir s'occuper de l'œuvre d'art et de Joyce comme d'un artisan, sans jamais aborder le concept de sublimation ⁸. Nous pourrions répondre que c'est parce que, durant ce séminaire, Lacan parle de jouissance, ce qui ne coïncide pas avec le concept de satisfaction et encore moins avec celui de sublimation.

Cela ne serait qu'une réponse partielle, car, s'il est vrai que l'*Es* «est décousu par définition», qu'il en va de même pour le réel et surtout que tous les deux vont au-delà du sens mais non pas de la vérité – «le réel se trouve dans les embrouilles du vrai ⁹» –, il est tout aussi vrai que l'exégèse freudienne et lacanienne se fonde sur ces deux sujets : nous en parlons encore aujourd'hui, et encore aujourd'hui ils soutiennent notre désir d'être ici.

Il est tautologique de souligner que, si nous lisons le réel ou l'*Es* en dehors de la métaphore, nous ne pourrions pas en parler, parce que nous n'aurions rien à lire ; il ne nous resterait qu'à nous taire sans avoir la possibilité de lire ce « rien » : nous ne pourrions ni écouter ni saisir le « silence de l'*Es* ¹⁰ ».

Lacan, dans son séminaire *La Logique du fantasme*, signale, à propos de Wittgenstein, la nécessité d'« une tentative pour articuler une démarche logique à une pensée qui n'est pas Je [...] ». Pour nous, freudiens, ce que cette grammaticale représente est la même chose que ce qui fait que, quand Freud veut articuler la pulsion, il ne peut

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 93-94.

8. *Ibid.*, p. 22 : « En quoi l'artifice peut-il viser expressément ce qui présente d'abord comme symptôme ? En quoi l'art, l'artisanat, peut-il déjouer, si l'on peut dire, ce qui s'impose du symptôme ? »

9. *Ibid.*, p. 85.

10. A. Conte, *Il silenzio dell'Es*, Ed. « Stracittà », L'Aquila, 1988, 17 : « Proprio il silenzio è da intendersi come inizio di un altro sconosciuto linguaggio, un silenzio da non confondere con il mutismo, dove il primo è origine il secondo è fine » (« c'est le silence qu'on doit entendre comme le début d'un autre langage inconnu, un silence qu'on ne doit pas confondre par le mutisme, où le premier est l'origine et le second la fin » [notre traduction]).

faire autrement que de passer par la structure grammaticale ¹¹ ». « Le silence est de toute façon implicite au langage, il n'appartient pas à une autre sphère. Il peut seulement être réalisé par l'intermédiaire du langage et de sa négation ¹². »

Écrire le silence comme une nécessité qui évite le péril de tomber dans la métaphysique du vide : « Écrire le silence [...] La lettre, la trace, devient un lieu, pour un tenant-lieu du réel ¹³ », comme Lacan nous le fait noter dans sa leçon du 11 mai 1976, dans laquelle il définit l'écriture comme support de la pensée, et comme question qui arrive « d'ailleurs », de l'autre scène, *der andere Schauplatz* de la *Traumdeutung*.

« J'ai inventé ce qui s'écrit comme réel ¹⁴ » : le nœud borroméen est une chaîne signifiante, une métaphore, métaphore du chiffre symbolique, d'un possible « chiffrage-déchiffrage ¹⁵ ». Lacan lie la métaphore, qu'il définit de l'énergétique de Freud, à la métaphore des nœuds borroméens. Ce qui dans une écriture appartient à l'indicible devient accessible à travers la fonction symbolique : « Ce qu'on appelle l'énergétique [...] Freud [...] n'en faisait qu'une métaphore. Dans la métaphore de la chaîne borroméenne, je dis que j'ai inventé quelque chose ¹⁶. »

Cela ne signifie certainement pas que nous voulions tomber dans l'erreur inverse, à savoir que tout est dicible ou interprétable : l'utopie que le savoir d'une parole clinique puisse s'opposer au flux de l'insensé, auquel le réel n'échappe pas, est une supposition tout à fait fragile, observe Lacan.

Très souvent, l'*Es* déborde de l'organicité de la *Deutung* qui cherche à brider dans le réseau symbolique ce qui s'en tient à une condition labyrinthique.

11. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 18 janvier 1967.

12. F. Fonteneau, *L'Éthique du silence*, Paris, Seuil, 1999, p. 202.

13. *Ibid.*

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, *op. cit.*, p. 129.

15. *Ibid.*, p. 130 : « Ces trois éléments, tels qu'ils sont dits noués, en réalité enchaînés, font métaphore. Ce n'est rien de plus, bien sûr, que métaphore de la chaîne. Comment se peut-il qu'il y ait une métaphore de quelque chose qui n'est que nombre ? Cette métaphore, on l'appelle à cause de ça, le chiffre. [...] tracer les chiffres. La façon la plus simple est celle que j'ai appelée du trait unaire. »

16. *Ibid.*

L'inconscient freudien est structuré « comme “par” un langage », il prend forme par le biais de la parole comme *médium*. Mais, quand l'ordre symbolique tombe, comme dans les cas de l'angoisse ou aussi des rêves d'angoisse, l'absence symbolique entre dans le domaine de l'*Es*, mais ce n'est pas pour autant qu'il n'est pas nommable. Dans *R.S.I.*, Lacan dit qu'il y a trois nominations : « Nomination de l'imaginaire comme inhibition, nomination du réel comme angoisse, nomination du symbolique comme symptôme ¹⁷. »

Dans *Selbstdarstellung*, Freud parcourt les nœuds théoriques de son invention et affirme : « Il devint possible de démontrer que les rêves avaient un signifié et ce signifié fut révélé ¹⁸. » Quelques pages plus loin, il ajoute : « Quand au contraire, le péril pulsionnel menace et que le rêve est trop évident, c'est alors que le rêveur cesse de rêver et se réveille brutalement, en proie à l'effroi (rêve d'angoisse) ¹⁹. » Le réveil, échec de la fonction symbolique ²⁰, représente la sortie de la possibilité de symboliser, de rendre à l'ordre du dicible ce qui, au contraire, retombe sur l'*Es* : l'*Es* se refuse au je.

Dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves* dédié à l'oubli de ses rêves, Freud, à la question de savoir si tous les rêves peuvent être interprétés, affirme très clairement qu'« on doit répondre non », problème qu'il approfondit dans *Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves* (1925), où il introduit la polyvalence symbolique. « Même dans les rêves les mieux interprétés, il est souvent nécessaire de laisser un point d'ombre, en effet, au cours de l'interprétation, on s'aperçoit que ce point-là est le centre d'un enchevêtrement de pensées oniriques qui ne se laissent pas démêler [...]. C'est là le nombril du rêve [« der Nabel »], le point à partir duquel on s'enfonce dans l'inconnu ²¹. »

« Nabel » est utilisé par Lacan dans le *Séminaire III, Les Psychoses* (1955-1956), au sens d'un point où le sens du rêve semble s'accomplir dans un trou, dans un nœud, au-delà duquel le rêve

17. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 13 mai 1975.

18. S. Freud, *Autobiografia* (1924), 10, p. 110, Torino, ed. Italiana Boringhieri, 19.

19. *Ibid.*, p. 112.

20. *Ibid.*, p. 113, n° 1 : « In considerazione della grande frequenza con cui la funzione onirica fallisce [...] » (« en considération de la grande fréquence avec laquelle la fonction onirique fait faillite »).

21. *Ibid.*, p. 480.

semble vraiment se nouer « au cœur de l'être », dit Lacan ²². Le « cœur de l'être » : l'*Es*, « tout ce qui arrive dans l'*Es* est et restera inconscient ²³ ».

L'éthique du psychanalyste est d'écouter le silence de la pulsion, d'interroger le silence dont la matrice est à reconnaître sans équivoque dans le *Todestrieb* – Freud en donne une correspondance dans « Le thème des trois coffrets » (1913), où le silence est lié à la mort.

En 1922, Freud écrit à Otto Rank qu'il est en train de travailler sur « Das Ich und das Es » (1922), qui fait suite à « Au-delà du principe de plaisir » (1920), texte qui introduit le *Schibboleth* freudien. Quand Freud révèle son nouveau concept théorique, le *Todestrieb*, tout le mouvement psychanalytique n'est pas prêt à l'accueillir. Une partie de celui-ci, dont Ernst Jones, prend une position négative par rapport à « Au-delà du principe de plaisir ²⁴ ».

Dans une biographie sur Jones, Brenda Maddox utilise, sans le vouloir, le terme *grief*, « Jones's evident grief ²⁵ », dans son acception d'échouer, ce qui doit sans doute être associé au refus que Jones avait manifesté envers le *Todestrieb*. « He wrote to Freud : my darling wife died last month, in very tragic circumstances ²⁶. » Jones, médecin, fut bouleversé par le mystère qui enveloppa la mort de sa jeune femme, Morfydd Owen, qui fut victime d'une intervention tardive alors qu'elle faisait une crise d'appendicite.

L'influence déclarée de Groddeck ne fut pas bien accueillie non plus, et pourtant l'échange épistolaire avec ce dernier se révéla fondamental en ce qui concerne l'élaboration du concept de l'*Es* ²⁷, comme Freud lui-même l'admit, quand il précisera aussi, bien qu'avec beaucoup de retard, que la priorité du terme *Es* revient en fait à Nietzsche ²⁸ (auteur que Freud, comme il le dit lui-même dans *Selbstdarstellung*, évita de lire – ce qui encore aujourd'hui reste très énigmatique).

22. J. Lacan, *Seminario III, Le Psicosis (1955-1956)*, Torino, Edizione Einaudi, p. 309.

23. S. Freud, *Il problema dell'analisi condotta da non medici* (1926), 10, p. 365.

24. E. Jones, *Vita*, vol. II, Milano, Il Saggiatore, 1962.

25. B. Maddox, « Traces of gossip », *Freud's Wizard*, U.S., Da Capo Press, 2007, p. 142.

26. *Ibid.* Morfy mourut le 7 septembre 1918.

27. G. Groddeck, *Il Linguaggio dell'Es*, Milano, Adelphi, 1980, p. 100. (*Le Livre du ça*, Paris, Gallimard, 1973).

28. S. Freud, *Introduzione alla psicanalisi*, 11, p. 184.

En résumant la pensée de Groddeck, Freud écrit : « [Groddeck] insiste beaucoup sur le concept que ce que j'appelle comme notre Je se comporte d'une façon essentiellement passive dans la vie, et que, pour employer son expression, nous sommes "vécus" par des forces inconnues et incontrôlables ²⁹. »

L'Es de l'homme, dont il est « vécu », comme le dit Groddeck, ou parlé, comme le dit Lacan : « Quelle est cette partie, à l'intérieur du sujet, qui parle ? L'analyse dit que c'est l'inconscient [...] l'inconscient, c'est quelque chose qui parle à l'intérieur du sujet, au-delà du sujet, même quand le sujet ne le sait pas, et qui en dit bien plus qu'il ne le croit ³⁰. »

Discours de l'Autre comme une médiation, un truchement pour le discours de l'Es « qui ne peut pas dire ce qu'il veut ³¹ » : « Axiome freudien [...] qui ne concerne point une faculté de parole manquante ; il fait plutôt allusion à la condition excentrée de l'Es par rapport à l'épicentre gravitationnel qu'occupe la parole. Sur le même registre cependant, l'Es, s'il ne peut pas dire, en tant que le pulsionnel exige, avec une détermination sans équivoque, que ses prétentions soient satisfaites. L'Es, *Vorläufer* qui "devance", "anticipe" le sujet [...] sans se substituer à lui, parce que impersonnel, requiert des médiations linguistiques [...] ³². »

On ne doit pas omettre de souligner que la voie royale qui conduit à l'inconscient est le rêve et que, par extension, l'onirisme se sert du langage de l'Es dont l'ordre syntaxique se construit autour d'un noyau caché-reculé de l'histoire pulsionnelle du sujet. « [...] Freud a pu énoncer [...] qu'il y a une *Urverdrängung*, un refoulement qui n'est jamais annulé. Il est de la nature même du symbolique de comporter ce trou. C'est ce trou que je vise, où je reconnais l'*Urverdrängung* elle-même [...]. Freud se demande : "Comment quelque chose devient préconscient ?" Et la réponse devrait être : grâce aux relations établies avec les représentations verbales correspondantes ³³. »

29. S. Freud, « L'lo e l Es » (1922), 9, p. 486 (« Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981).

30. G. Groddeck.

31. S. Freud, « L'lo e l Es », art. cit.

32. M. Bonicatti, *Premessa agli atti del convegno « Interpretazione e desiderio di interpretazione »*, Roma, settembre 2000, p. 21-22

33. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 41.

Lacan semble vouloir insérer le *Finnegans Wake* dans cet ordre quand il le compare à un rêve : « Le *Finnegans Wake* se présente comme un rêve ³⁴ », et il ajoute : « Écrire *Finnegans Wake*, est un rêve qui, comme tout rêve, est un cauchemar, même si c'est un cauchemar tempéré ³⁵. » « Cauchemar tempéré », nous pourrions ajouter : grâce à l'artifice qui le place en dehors du domaine de l'*Es* et du *Trieb*, ou mieux encore à l'artifice d'échappement à la conscience du *Todestrieb*, l'*Es* ne se laisse pas toujours saisir ou envelopper dans la fonction agglomérante et syntaxique du langage.

Dans cette alternance langage de l'*Es*-silence de l'*Es*, s'insère l'éthique de la psychanalyse par rapport à la conscience de la limite de l'*épistème* de la condition « humaine » barré du langage. L'*Es* « comme Freud l'articule, c'est un lieu, un lieu de silence [...] c'est l'inconscient quand il se tait ³⁶ ».

« Le réel de l'inconscient ³⁷ » : l'*Es*, sans oublier que l'*Es* tresse un lien privilégié avec l'onirisme et, en ce sens, la possibilité de penser le sinthome comme une ouverture sur le versant de la sublimation, comme quelque chose qui fait tenir ensemble.

34. *Ibid.*, p. 125.

35. *Ibid.*

36. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 juin 1974.

37. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 101.